



folio  
POLICIER

**ATTICA  
LOCKE**

**Pleasantville**



FOLIO POLICIER



Attica Locke

# Pleasantville

*Traduit de l'américain  
par Clément Baude*

Gallimard

*Titre original :*  
PLEASANTVILLE

© *Attica Locke, 2015.*  
© *Éditions Gallimard, 2018, pour la traduction française.*

*Couverture : D'après photo © Construction Photography / Avalon  
/ Getty Images (détail).*

Attica Locke est née à Houston, Texas. Enseignante au Sundance Institute et scénariste pour le cinéma et la télévision, elle travaille actuellement sur la série *Empire*. *Pleasantville* est son troisième roman à paraître en Folio Policier.





*per te, Saro  
ci vediamo li*



### *Note de l'auteur*

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé serait fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur. Pleasantville est un lieu réel, mais plusieurs pans de son histoire et de sa géographie ont été modifiés pour les besoins du récit.



Tout politicien digne de ce nom sait  
que la route d'une élection passe par  
Pleasantville.

JAMES CAMPBELL, *Houston Chronicle*



# SOIR D'ÉLECTION





## *Texas, 1996*

Ce soir-là à Pleasantville, de Laurentide Street à Demaree Lane, ils firent la fête. Ils débouchèrent des bouteilles, passèrent quelques disques, laissèrent la vaisselle du dîner macérer dans l'évier. Ils étaient assis sur des canapés en cuir devant les télévisions en couleur, ils écoutaient la radio, ils faisaient chauffer les téléphones pour échanger les derniers pourcentages et les retours des bureaux de vote, sur le point, ils le savaient, d'accomplir le rêve de leur vie, de récolter le fruit de plusieurs décennies de travail et de luttes. C'étaient des soldats à la retraite, pour certains, des adultes qui pleuraient ouvertement devant leur télévision en voyant les chiffres tomber. C'étaient des médecins, des avocats, des infirmières, des instituteurs, des ingénieurs, des hommes et des femmes qui s'étaient installés là après la guerre, à Pleasantville, un quartier qui, lors de sa construction en 1949, avait été vanté à la radio et dans les pages du *Defender* ou du *Sun* comme le premier du genre en Amérique – « une ville nouvelle avec des maisons neuves, spacieuses et

modernes, faites spécialement pour les familles noires huppées», une description qui ne disait pas l'esprit rebelle de ses premiers habitants, la ténacité de cette génération de l'après-guerre. Car oui, ils enduraient le pire des lois Jim Crow, les compartiments à l'arrière des bus, les toilettes séparées ; et oui, ils payaient leur droit de vote, parcouraient des kilomètres à pied ou en voiture le jour des élections et faisaient la queue pendant deux ou trois heures. Oui, ils attendaient. Mais ils *défilaient*, aussi. Avec leurs derbies et leurs talons aiguilles, leurs feutres élégants et leurs costumes à rayures, leurs robes ceinturées et leurs bas de soie, ils défilaient vers la mairie, le siège de la commission scolaire, voire celui des Travaux publics, brandissant le vote collectif d'un quartier flambant neuf comme monnaie d'échange, devant des hommes politiques réticents à l'idée de prendre en compte les besoins de la nouvelle classe moyenne noire, et entérinant par la même occasion le pouvoir politique inattendu de ce quartier, qui deviendrait légendaire dans les quatre décennies suivantes. Et il était difficile de ne pas penser que tout venait de là.

Channel 13 et Channel 11 commentaient déjà le duel local, qui plaçait Sandy Wolcott et Axel Hathorne, né à Pleasantville, dans la dernière ligne droite pour briguer le siège du maire le mois prochain, et mettait Houston, Texas, à deux doigts d'avoir son premier maire noir depuis sa fondation cent soixante ans plus tôt. Channel 2 diffusait le discours de défaite du conseiller municipal Lewis Acton, lointain troisième – et les larges rues de Pleasantville, bordées de chênes et d'ormes, bruissaient maintenant de la rumeur selon laquelle le patron lui-même, leur ancien voisin,

Axel Hathorne, son père, Sam «Sunny» Hathorne, patriarche d'une des familles fondatrices de Pleasantville, et les membres importants de l'équipe de campagne Hathorne, rentraient chez eux fêter ça. De Gellhorn Drive à Silverdale Street, les gens faisaient réchauffer le café et sortaient leur meilleur gin de sous l'évier. Ils préparaient la glace, le punch et les biscuits en attendant qu'on sonne à leur porte, puisqu'on leur avait dit qu'Axel tenait à les saluer en personne, à servir quelques mains, comme Fred Hofheinz le soir où Pleasantville l'avait aidé à prendre la mairie, et avant lui Oscar Holcombe. Mais ce soir-là, la fête atteindrait des niveaux jamais connus.

La fille, elle, n'était pas conviée.

Mais elle ne s'attendait pas à l'être.

Elle avait joué son petit rôle, passé des heures sur le terrain, frappé à quelques portes. Maintenant, ce qu'elle voulait plus que tout, c'était rentrer chez elle. Au rendez-vous convenu, le croisement de Guinevere Street et de Ledwicke Street, elle attendait qu'on passe la prendre en voiture. Son tee-shirt en coton bleu formait un mince rempart contre l'air humide de la nuit. Il faisait bien plus de 20 °C quand elle était partie de chez elle cet après-midi-là ; elle n'avait pas prévu de s'absenter aussi longtemps, mais on lui avait promis un petit extra, un peu d'argent de poche si elle arrivait à distribuer tous les tracts qui lui avaient été confiés. Elle était trop intelligente, ou trop fière, pour les jeter dans une poubelle de la maison de quartier, comme d'autres avaient tenté de le faire, virés aussi sec dès que l'équipe de campagne avait compris la ruse. Ce petit boulot lui importait plus qu'aux autres, elle le savait. Elle avait fini le lycée six mois plus tôt,

sans perspective beaucoup plus reluisante que son boulot de caissière chez Wendy's, sur Old Spanish Trail, où elle travaillait à mi-temps. Alors ce soir-là elle s'était donné du mal, elle avait montré à quel point elle était d'une opiniâtreté et d'une efficacité sans pareilles, restant après la tombée de la nuit, ce qu'elle n'avait pas du tout prévu de faire, la preuve, elle n'avait pas de manteau digne de ce nom ni de pull en laine et n'avait plus un sou en poche après avoir dépensé le peu qu'il lui restait dans la cabine téléphonique du relais routier de Market Street. Elle vérifia une dernière fois que le dernier tract, celui qu'elle avait gardé et soigneusement plié en quatre, était toujours dans la poche avant de son sac en cuir. En fouillant, elle regarda l'heure sur son bipeur, celui que Kenny lui avait offert quand il était parti à la fac en lui promettant qu'ils s'en serviraient souvent. L'avait-il appelée? Elle fit défiler les numéros de téléphone enregistrés dans le petit appareil. Combien de temps allait-elle devoir poireauter? Il était déjà presque 21 heures et elle savait que sa mère s'inquiéterait. Elle la voyait déjà, en train de fumer une de ses Newport à la fenêtre de la cuisine, toujours dans sa blouse d'infirmière rose, d'écouter la station de blues KTSU en jetant un coup d'œil toutes les deux minutes sur la pendule jaune en forme de tournesol au-dessus de la gazinière et en se demandant pourquoi sa fille n'était pas encore rentrée. Elle croisa ses bras maigres pour se protéger contre l'air de la nuit, qui semblait plus frais ici, à la limite sud du quartier, où Ledwicke Street s'arrêtait brusquement devant une large étendue sauvage de chênes nains, d'herbes hautes et de grands arbres pareils à des griffes. Dans

cette partie reculée, les lampadaires de Pleasantville étaient éteints, et la jeune fille ne savait que trop bien qu'elle était à des kilomètres de chez elle, seule à un coin de rue sombre, avec le ronronnement insistant d'un moteur en marche pour seule et désagréable compagnie.

L'homme l'observait depuis quelques minutes, déjà. L'avant de son véhicule était dirigé vers l'est, vers Guinevere Street, et le reste était tapi sous les branches basses d'un saule pleureur, si bien que la jeune fille ne pouvait distinguer qu'une vague silhouette masculine derrière le pare-brise, quelques lignes droites soulignées par une pâle lumière jaune venue de la fenêtre d'une maison sur le trottoir opposé de Ledwicke Street. Il avait ses phares éteints, ce qui expliquait qu'elle ne l'ait pas vu tout de suite. Mais il lui faisait face, moteur allumé, et son visage était indéchiffrable dans l'obscurité. Elle n'aurait pu reconnaître ni la marque ni le modèle, mais le véhicule avait la hauteur et les dimensions d'un van, ou d'une camionnette.

*Pars. Vas-y, pars.*

C'était un murmure dans sa tête, la voix de sa mère, en réalité, qui lui disait de rentrer. Mais elle avait intérêt à attendre qu'on vienne la chercher, non ? Elle sentit le doute l'assaillir, une panique telle que ses yeux se mouillèrent. Tout dépendait de cette seule décision. *Je ferais mieux d'attendre le bon moment*, pensa-t-elle. Elle voulait encore croire qu'un bon moment était possible, mais elle savait, avec une certitude effrayante, que la nuit s'était refermée sur elle, que sa disparition avait déjà commencé. Elle savait

qu'elle avait commis une erreur, avant même d'entendre la portière du van s'ouvrir. *Vas-y, pars.*

Jay Porter se trouvait à son propre coin de rue désert, à l'autre bout de la ville.

Il était tard, le même soir, 23 heures passées de quelques minutes, lorsqu'il apprit que quelqu'un s'était introduit par effraction dans son bureau de Brazos Street, un peu au sud du centre-ville, à environ huit cents mètres du Hyatt Regency. Au croisement de Brazos Street et d'Anita Street, où il attendait le véhicule de police qui, d'après la société d'alarme ADT, était en route, il regardait les lumières scintillantes et blanches de l'immense hôtel de luxe, après la Route 45 qui servait de frontière entre le centre d'affaires de la ville et le quartier de Jay, assemblage disparate de vieilles maisons victoriennes reconverties en bureaux, de devantures en verre et en brique, de disquaires, de barbecues, d'entrepôts discount – sans oublier la carcasse d'un ancien grand magasin Montgomery Ward. Il s'était installé là un an plus tôt, quittant enfin son bureau encombré dans le petit centre commercial de West Gray Street ; il avait payé comptant pour cette ruine, restée vide des années durant, après avoir été saisie par les banques. C'était une modeste maison victorienne, avec une belle charpente, un rez-de-chaussée spacieux et une pièce à l'étage pour ses livres de droit, où il pouvait rédiger ses dossiers loin des téléphones et du vacarme de la rue. C'était le genre d'endroit que Bernie aurait aimé s'approprier, encore plus que le pavillon de banlieue à trois chambres dans lequel ils s'étaient posés pendant quelques années après la naissance du petit dernier, Ben – maison agréable,

certes, mais qui ne se distinguait en rien d'une demi-douzaine d'autres dans la même rue. Des alignements de brique beige et de bois verni : leur quartier était l'équivalent immobilier d'une boîte de chocolats de supermarché, joli mais fade.

Jay avait lui-même décoré la maison vieille de quatre-vingt-sept ans, comme si sa femme pouvait *encore* passer des après-midi tranquilles sur la véranda qui faisait tout le tour, comme s'ils pouvaient repartir de zéro. Il s'attendait plus ou moins à franchir un jour le portail en fer forgé et à la trouver assise dans le jardin, sur la double balançoire blanche qu'il avait construite de ses mains. Avec ses exigences sans fin et ses demandes d'attention constantes – les poignées de porte manquantes, les ampoules cassées, les sols qu'il avait décapés tout seul –, cette maison lui avait sauvé la vie aux pires moments de l'année passée. Il la remerciait chaque jour de lui avoir mis des outils dans les mains pendant tous ces longs après-midi où il avait laissé son cabinet partir à vau-l'eau.

Depuis juin, il y avait eu trois cambriolages dans le coin.

Même le siège de campagne du candidat Hathorne, sur Travis Street, avait été visité, et le *Chronicle* en avait largement profité pour dénoncer l'incapacité manifeste de l'ancien directeur de la police à assurer la sécurité de son propre QG. Le bureau de Jay avait subi le même sort en juillet, quand des voleurs avaient entièrement dégonflé la porte de derrière, puis étaient repartis avec une mallette à perceuse Sears, la minitélévision couleur Sony grâce à laquelle Eddie Mae avait suivi le procès de O. J. Simpson de bout en bout, enfin un peu de liquide et un bracelet en

or. Une semaine plus tard, Jay avait fait installer un système d'alarme.

Cette fois, ils avaient dû passer par une fenêtre.

Quand il s'était garé devant la maison, les phares de son Land Cruiser avaient balayé la véranda et éclairé des bris de verre sur les larges lattes de la véranda – un tas en forme de demi-cercle, juste au-dessous de la fenêtre. Les bouts de verre se trouvaient là où ils étaient tombés, et la scène était étrangement préservée, aussi fixe qu'une photo. Celui qui s'était introduit dans la maison soit en était ressorti par un autre chemin, soit se trouvait encore à l'intérieur. Jay, qui ne possédait plus d'armes chez lui depuis qu'il avait des enfants, n'avait qu'une seule arme à feu déclarée ; elle se trouvait à cet instant précis dans une boîte fermée à clé, inaccessible donc, au fond du tiroir inférieur de son bureau. D'où sa surveillance depuis le trottoir d'en face, en attendant les flics. Il n'avait rien d'indispensable dans son bureau, pas le moindre objet susceptible d'être plus important que le besoin de rentrer chez lui en un seul morceau. Il ne cherchait pas à être un héros.

La Crown Victoria arriva doucement, gyrophare éteint, en faisant crisser ses pneus sur le gravier. Les agents se garèrent de telle manière que l'avant de leur véhicule s'arrêta juste devant les pieds de Jay, sur le trottoir, et que leurs phares furent braqués sur son torse. Instinctivement, il leva les mains en l'air.

« Porter, dit-il d'une voix forte et claire. C'est chez moi. »

La femme était plutôt jeune, petite. Elle avait les cheveux lissés, tirés en arrière pour former un minuscule chignon, et ses lèvres charnues étaient couvertes



d'un rose bon marché que la plupart des femmes abandonnent avant leurs trente ans. Elle fut la première à sortir, la main sur la crosse de son arme de service, déjà dirigée vers la porte d'entrée. Elle hocha la tête en l'entendant prononcer son nom, mais ne dit rien de plus lorsque Jay ouvrit le portail.

« Vous y êtes allé ? »

Jay fit signe que non et s'écarta pour la laisser passer.

Il lui donna la clé de la porte.

Le collègue de la femme prenait tout son temps. Il sortit lentement de la voiture, monta tout aussi lentement les marches du perron, et ce sans le moindre signe de nervosité. Après tout, c'était peut-être leur cinquantième cambriolage de la soirée. Il était plus vieux que la femme, mais pas de beaucoup. D'après Jay, il devait avoir moins de quarante ans. Il avait une moustache, une raie sur le côté gauche, et il sentait fort l'eau de Cologne. Au moment de franchir le seuil, lui aussi posa une main sur la crosse de son pistolet. Jay les suivit à l'intérieur. Dans l'obscurité, il n'entendit que le petit craquement du plancher en pin sous leurs pieds. Il chercha à tâtons l'interrupteur sur le mur, entre la porte et le bureau d'Eddie Mae. Un puits de lumière traversa de haut en bas le centre du hall d'entrée, faisant disparaître les ombres comme autant de souris apeurées. La policière inspecta le couloir, l'arrière de la maison, le cagibi, la cuisine. Son collègue prit l'escalier. Là-haut, il y avait la bibliothèque et la salle de réunion. En bas, Jay se chargea du bureau d'Eddie Mae, ouvrant et refermant les tiroirs. Puis il prit le couloir jusqu'à son propre bureau, au fond à gauche, la pièce la plus proche de

la porte de derrière, qui était grande ouverte. « Ils ont dû repartir par là », entendit-il dans son dos. C'était le moustachu. « Je n'ai rien vu en haut. » La policière n'avait rien trouvé non plus dans la cuisine. Elle avait déjà rengainé son arme et sortait un stylo-plume. En dix minutes, ils remplirent un rapport d'incident. Jay ne constata aucun vol. En effet tout était là : son chéquier, son coupe-papier en argent dont il ne se servait quasiment jamais, sa collection de 33 et de 45 tours, d'obscurs disques de R & B produits par Arhoolie et Peacock Records, dont un exemplaire en parfait état de *Belle Blue*, par A. G. Hats. C'était le blues texan de son enfance, des musiques qu'aucun CD ne peut remplacer. Il avait aussi un tourne-disque, un vieux Magnavox qu'il gardait derrière la porte – lui non plus n'avait pas bougé. Il vérifia enfin les petites sommes d'argent et la boîte métallique contenant son .38, qui était là où il l'avait laissé la dernière fois, le matin même de son installation dans ce bureau. Les policiers passèrent plus de temps à contrôler son permis de port d'arme qu'à remplir leur paperasse. D'après eux, celui qui avait fait le coup s'était sans doute enfui en entendant l'alarme. C'était comme s'il était simplement reparti par la porte de derrière. Ils procédèrent à une fouille rapide du jardin, petit carré de pelouse vierge ; un simple coup d'œil leur suffit amplement pour boucler leur enquête. « OK », dit Jay, les mains dans les poches. Il raccompagna les policiers jusqu'aux marches de l'entrée et remonta la fermeture éclair de son coupe-vent. Ils venaient de recevoir un autre appel, une histoire d'ivresse sur la voie publique dans Crawford Street, tout près de Wheeler Avenue. Le moustachu fut le premier à répondre, puis sa col-

lègue et lui s'en allèrent. Jay referma le portail derrière eux et, entre les barreaux de fer forgé, regarda leur véhicule reprendre Brazos Street, avec le gyrophare cette fois. Il se dirigea ensuite vers le cagibi du couloir pour prendre un balai. Il allait avoir besoin de contreplaqué aussi, ou au moins un bout de carton épais, pour remplacer le carreau cassé pendant la nuit, le temps que le réparateur se pointe. Il avait repeint la maison en gris huître mais n'avait pas touché à l'extérieur, y compris les fenêtres d'origine. Pour remplacer celle-là, il en aurait pour deux cents dollars, facilement.

La fenêtre cassée se trouvait juste à côté du bureau d'Eddie Mae. Pour peu que la température baisse légèrement le lendemain, il entendrait toute la journée la longue litanie des ingrédients que sa secrétaire allait devoir acheter en vue du remède artisanal contre la crève qui, inévitablement, élit domicile dans sa gorge et ses bronches. Il la voyait déjà frissonner, se racler la gorge tous les quarts d'heure et réclamer une longue pause déjeuner pour pouvoir mettre la main sur une soupe de poulet. Pensant à cela, son balai à la main, à cette heure de la nuit, il ne put s'empêcher de sourire. Cela faisait presque vingt ans qu'ils travaillaient ensemble. Il l'avait inscrite à l'université, avait créé un fonds pour ses petits-enfants grâce à la part des accords de règlement au civil qui revenait à Eddie Mae. Bien sûr, tout ça remontait à l'époque où l'argent affluait encore, où Jay avait plus d'un client. Eddie Mae était désormais une secrétaire juridique patentée. Elle faisait ses courses exclusivement chez Casual Corner et avait réduit ses choix capillaires à deux perruques, l'une et l'autre dans des couleurs qui

existaient vraiment. Mais Eddie Mae n'en restait pas moins Eddie Mae, et chaque jour de la semaine était pour elle une occasion ratée de boire quelques bières devant une matinale partie de dominos. Elle approchait des soixante-dix ans, vivait dans une maison remplie de gamins et, hormis un petit-fils qui faisait ses études à la TSU et travaillait à mi-temps dans un RadioShack, elle était la seule à avoir un boulot stable. Elle maudissait Jay tous les jours d'avoir mis en place ce «foutu fonds» qui donnait à sa progéniture une excuse pour exceller dans l'art de l'attente – et la forçait à travailler loin de chez elle trente heures par semaine afin d'avoir un peu de paix et de calme. Elle était une des rares constantes dans la vie de Jay, et il en était venu à l'aimer pour cette raison même, pour ces instants de leur vie quotidienne sur lesquels il pouvait régler sa montre.

Jay tenait la pelle à poussière dans sa main gauche. Il sentit craquer ses genoux vieux de quarante-six ans lorsqu'il s'accroupit à côté du bureau d'Eddie Mae et dirigea les poils du balai en bois vers l'endroit où des dizaines d'éclats de verre *auraient dû* se trouver.

Et c'est là, bien sûr, qu'il vit l'erreur du cambrioleur.

Il n'y avait pas le moindre bout de verre dans la maison.

Le sol sous le bureau était nu, couvert uniquement par le coin d'un tapis indien tissé à la main acheté chez Foley. *Les bouts de verre sont du mauvais côté*, se dit-il. C'était tellement gros qu'il n'en revenait pas de ne pas l'avoir vu plus tôt. Et que les deux policiers n'aient rien remarqué non plus. De fait, ils avaient consacré à cette affaire à peine plus de dix minutes,

et il savait que, sans son abonnement mensuel à la société d'alarme, la police n'aurait jamais envoyé personne, étant donné les problèmes qu'affrontait l'institution. La criminalité faisait autant partie de l'identité culturelle de Houston que la passion pour le football américain, la danse country, le barbecue et les cheveux gonflés : une constante, quelles que soient la santé de l'économie locale ou la tête du maire. Deux candidats issus des autorités – Axel Hathorne, ancien directeur de la police, et Sandy Wolcott, l'actuelle *district attorney* du comté de Harris – étaient en lice pour y remédier. C'était sans doute, s'il en fallait une, la meilleure preuve de l'obsession des électeurs – la crainte de voir Houston ne jamais s'extirper du krach pétrolier qui avait ruiné son économie dans les années 1980, et sali son honneur, tant que la criminalité ne serait pas jugulée.

Jay se releva. La pelle vide toujours dans une main, il posa l'autre sur le haut du manche à balai et observa la scène. Si quelqu'un était entré par cette fenêtre, comme il l'avait d'abord pensé, l'intrus aurait cassé la vitre *vers l'intérieur* et fait tomber des éclats précisément là où il se trouvait. Or quelqu'un avait cassé cette fenêtre dans la maison et fait tomber les éclats *vers l'extérieur*, sur la véranda, où Jay les avait repérés avant d'entrer. Quelqu'un voulait donc lui faire croire qu'il était passé par la fenêtre de la façade, alors qu'il était entré par la porte de derrière avec autant de facilité que si Jay l'avait ouverte lui-même. Soit ce quelqu'un avait croché la serrure, soit il disposait d'une clé. La fenêtre et la vitre cassées n'étaient qu'un leurre, un subterfuge, certes un peu grossier. Jamais le petit voyou de base à la recherche de bijoux, d'argent

ou d'outils à refourguer pour pouvoir s'acheter de la drogue ne se serait embêté avec un stratagème pareil. Non, tout cela laissait penser que Jay avait mis les pieds dans quelque chose qu'il ne comprenait pas encore.

Sur le bureau d'Eddie Mae, le téléphone sonna.

Jay fut si surpris qu'il lâcha sa pelle à poussière.

En tombant, celle-ci fit une petite entaille dans le plancher en pin, sous les tennis de Jay. Il tendit le bras pour attraper le téléphone et, ce faisant, renversa une photo encadrée et le bol de bonbons au caramel d'Eddie Mae. À l'autre bout du fil, il entendit un léger toussotement, puis une voix familière. « Tout va bien chez vous, cher maître ? »

C'était Rolly Snow.

Il téléphonait de la petite rue derrière le Hyatt Regency, où étaient garés les véhicules n<sup>os</sup> 2, 4 et 6 de sa flotte de Lincoln, attendant de ramener les traîneurs de la fête de victoire organisée par Sandy Wolcott. Ses partisans célébraient la tournure surprenante qu'avaient prise les événements. Axel Hathorne était censé l'emporter largement, avec plus de 50% des votes, et devenir le premier maire noir de la ville. Mais la course s'était brusquement resserrée avec l'entrée en lice tardive de Wolcott, tout auréolée de son prestige récent. L'année précédente, elle avait en effet battu Charlie Luckman, sans doute le meilleur avocat de tout Houston, lors d'un procès retentissant pour meurtre qui lui avait conféré une célébrité nationale et un poste de consultante à Court TV, où elle avait pu livrer des heures d'analyse pendant le procès de O. J. Simpson. Elle avait même signé un contrat à six chiffres pour écrire un livre. Elle était passée chez

*Oprah*. Et il n'avait pas fallu longtemps avant que quelqu'un voie dans son étoile montante un marche-pied idéal pour la mairie. Wolcott s'était rapidement présentée, récupérant le programme sécuritaire au nez et à la barbe d'Axel Hathorne, et ces deux-là s'affronteraient donc au deuxième tour d'ici trente jours. La fête au Hyatt ne montrait aucun signe de ralentissement. Avec un peu de chance, un décideur ou un responsable de campagne un peu éméché oublierait dans quelle voiture il était arrivé et monterait à bord d'une des Lincoln de Rolly. Avec son costume sombre, ses souliers Stacy Adams et sa natte noire rangée sous le col amidonné de sa chemise, il était en train de fumer une cigarette avec deux de ses chauffeurs autour d'une assiette de crevettes achetée vingt dollars à un groom quand la société ADT l'avait appelé. Rolly était la deuxième personne à contacter en cas de problème. Il avait d'abord téléphoné chez Jay. Ellie lui avait dit que son père n'était pas encore rentré.

« Elle est encore debout ?

— En tout cas, elle l'était quand j'ai appelé. »

Jay soupira. Il avait pourtant expliqué à sa fille qu'il ne fallait pas répondre au téléphone.

C'était la dernière chose qu'il lui avait dite avant de sortir. Elle avait une interrogation de maths le lendemain matin et il lui avait demandé, en des termes on ne peut plus clairs, de lâcher le téléphone et d'aller se coucher. C'était devenu presque un rituel du soir entre eux, ce corps-à-corps autour du téléphone. Ce n'étaient pas encore les garçons, en tout cas pas qu'il sache. Mais quelques copines, dont Lori King, la plus proche. Entre elles, la relation était presque cannibale ; l'une gobait le moindre mot, le moindre souffle

de l'autre ; elles parlaient pendant des heures et des heures – ces mêmes gamines qui le regardaient avec un air vide s'il leur demandait ne fût-ce que ce qu'elles avaient mangé à midi, quels cours elles choisiraient au semestre suivant, ou comment s'appelaient leurs frères et sœurs. Elles appartenaient à une espèce dont il n'avait aucune connaissance de terrain, une espèce rusée et proche du caméléon. En présence d'un adulte, surtout d'un adulte qui posait trop de questions, elles devenaient aussi raides et inexpressives qu'un piquet. Ce soir-là, c'était la première fois qu'il laissait Ellie seule à la maison avec Ben. Impossible de trouver une baby-sitter au dernier moment. Rolly, il le savait, travaillait, et n'avait aucune envie de croiser deux flics dans le bureau de Jay. Il n'avait donc eu d'autre choix que de s'en aller, non sans fermer la porte à clé et promettre qu'il serait de retour dans une heure.

« Je peux passer au bureau si tu as besoin de moi. Quand j'en aurai terminé.

— Oui, ce serait bien, vieux », répondit Jay.

Curieusement, il ne lui parla pas des anomalies du cambriolage et de son malaise face à cette mascarade. Au lieu de ça, il demanda à Rolly de passer en voiture trois ou quatre fois pendant la nuit, histoire de s'assurer qu'il n'y avait rien de bizarre. « Je peux te filer deux cents dollars pour ça », dit-il, soit à peu près l'ancien tarif horaire de Rolly, à l'époque où ce dernier jouait encore les détectives privés pour lui. Ils avaient travaillé ensemble des années, par intermittences. Rolly dirigeait son entreprise individuelle depuis un bar, le Lula's. Après la fermeture, il rencontrait ses clients au garage où il gardait ses Lincoln. « Chercher des trucs », comme Rolly aimait à définir



son travail, n'était pour lui qu'un à-côté, une source de revenus, certes, mais c'était aussi sa contribution personnelle au monde, comme un lancer parfait ou le bras de Joe Montana – un talent qu'il eût été honteux de ne pas exploiter.

Il gagnait bien sa vie grâce à son service de location de voitures et envisageait de s'acheter sa première Lincoln l'année suivante. Ces derniers temps, il ne « cherchait des trucs » que pour les vieux amis.

« C'est moi qui régale, maître. »

Jay raccrocha et se pencha pour ramasser la pelle à poussière.

Il voulut repartir vers le cagibi du couloir mais s'arrêta rapidement, le temps de remettre le cadre sur le bureau d'Eddie Mae. C'était une photo de son premier arrière-petit-enfant, Angel, une fillette avec des couettes. Les bonbons au caramel s'étaient éparpillés un peu partout. Jay les ramassait encore un par un lorsqu'il entendit un bruit sourd à l'étage, comme le pas lourd d'un homme, le talon d'une botte sur le parquet. Il leva les yeux vers les carreaux de plafond en bronze biseauté et jura avoir entendu le bruit une deuxième fois. Le plafonnier tremblait légèrement sous le poids de ce qui se passait au-dessus et faisait danser les ombres. Jay sentit son souffle s'arrêter.

Il comprit qu'il y avait encore quelqu'un dans la maison.

Il se rua d'abord sur le téléphone, mais son cerveau était désactivé. Il était infichu de se rappeler ne serait-ce que deux chiffres du numéro de portable de Rolly. Idem pour son bipeur. Un appel à la police reviendrait à perdre du temps qu'il n'avait pas. Les deux flics avaient mis presque un quart d'heure pour

appliquer, soit bien plus qu'il n'en faudrait à Jay pour se retrouver du mauvais côté d'une confrontation avec l'individu enfermé avec lui dans cette maison sombre.

Il pensa à son .38.

L'arme se trouvait dans la boîte, toujours posée sur son bureau.

Il ne se rappelait plus de quand datait la dernière fois qu'il avait eu un pistolet comme ça entre les mains, mais le pistolet, lui, semblait s'en souvenir. Le métal se réchauffa tout de suite à son contact. Tenant le pistolet sur le côté, il passa de son bureau au couloir central, non sans regarder le plafond et se demander ce qui pouvait bien l'attendre là-haut. La sueur ruisselait sur sa nuque, son coupe-vent lui collait à la peau. Il l'ôta, un bras après l'autre, pendant qu'il montait les marches en longeant le mur. En haut, les lumières étaient toutes éteintes. Il tâtonna dans le noir, pour rester à couvert, sûr de connaître les lieux mieux que personne. Il y avait sa bibliothèque à l'étage, et la salle de réunion, dont il se servait comme d'un rangement de fortune, remplie de cartons entassés qu'il n'avait pas pris la peine d'ouvrir après le déménagement l'an passé, des dossiers qui remontaient jusqu'à l'affaire Ainsley, sa première grosse affaire au civil, contre Cole Oil Industries. Il entendit soudain un bruit de vitre cassée en haut. Il courut vers la salle de réunion, qui se trouvait au-dessus du bureau d'Eddie Mae, et entra juste à temps pour voir une silhouette debout à côté d'une fenêtre brisée. Une odeur de gomina et d'alcool parvint à ses narines, à laquelle s'ajoutait encore une autre, âcre, celle de la marijuana. Il tendit le bras vers l'interrupteur et brandit en même temps son .38.

Le jeune fut pétrifié sur place.

Et Jay aussi. Sa cible était devant lui, mais il fut incapable de bouger, transpercé par les yeux du jeune homme, noirs et rougis. Il devait avoir dix-neuf ou vingt ans. Il avait un visage poupon, mais il était grand et dégingandé, comme un joueur de base-ball. Avec des cheveux coupés en une brosse très haute qui avait connu des jours meilleurs, il portait un pantalon qui s'arrêtait au-dessus des chevilles, deux détails que Jay nota sans même s'en rendre compte. Le jeune ne leva pas les mains en l'air mais ne s'enfuit pas non plus. Jay se demanda s'il avait un couteau ou, pire, un pistolet. Ils étaient plus ou moins à armes égales et, à mesure que les secondes passaient, cela ressemblait de plus en plus à un défi. Jay pouvait lui tirer dessus, ce que la législation du Texas l'autorisait parfaitement à faire. *Tire. Vas-y, tire.* C'était une petite voix intérieure, une pulsion dangereuse dont il n'avait pas soupçonné la présence. Le jeune finit par lever lentement les bras. « Allez, Cosby, dit-il en regardant fixement le Noir d'âge mûr qu'il avait devant lui. On va la jouer tranquille, papi. »

Jay sentit sa main relâcher le pistolet. Il jeta un coup d'œil vers le téléphone, sur la table de réunion, et fit le calcul entre la distance et sa vitesse. Il eut beau détourner le regard une seule fraction de seconde, cela suffit au jeune pour passer à l'action. Il donna un coup de pied dans le bout de vitre qui restait accroché au bas de la fenêtre et, aussi rapide qu'un rat dans un tunnel, s'élança. Jay l'avait en ligne de mire, il avait toujours son .38 en main. Mais il n'y arrivait pas. Il ne put pas tirer une balle dans le dos de ce gamin. Ce dernier regarda une fois derrière lui et, inexplica-

blement, lui décocha un sourire avant de sauter. Jay courut vers la fenêtre ouverte en prenant bien soin de ne pas se couper. Le jeune avait atterri en poussant un grognement sourd. Il se remit debout aussi sec, escalada le portail et repartit à toutes jambes vers le sud, vers Wheeler Avenue, qui faisait la frontière entre le quartier de Jay et le Third Ward.

Jay resta devant la fenêtre. Il respirait lourdement.

Il savait qu'il avait commis une erreur, il le savait avant même que le jeune ait touché le sol.

Ce sourire, d'abord, avec son sarcasme ostensible. Mais aussi les circonstances un peu particulières du cambriolage, la mise en scène en bas, et cette impression que quelqu'un jouait avec lui. Désormais ce quelqu'un avait disparu, s'était volatilisé dans la nuit, une nuit qui se transformait déjà à cette heure en un épais brouillard blanc qui couvrirait toute la ville avant l'aurore. Du haut de la fenêtre pendait encore un poignard de verre, sur lequel, éclairé par la lumière crue de la salle de réunion, Jay vit son reflet. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et les poils sur son menton étaient gris. Ses yeux, avec l'âge, s'étaient ternis, comme deux braises oubliées sous un feu. Jay ne broncha presque pas. Dans quatre ans il en aurait cinquante, il avait deux enfants qui méritaient mille fois mieux que ce que la vie leur avait donné jusqu'à présent, et sa femme était morte depuis maintenant un an.

Il rentrait chez lui.

## PREMIÈRE PARTIE



La première fois que Jay entend parler d'Alicia Nowell, il est dans sa voiture, à un feu rouge, un jeudi matin, alors qu'il emmène Ellie à l'école. Il a d'abord déposé Ben, dix ans. Ce dernier a toujours eu du mal avec l'école, quasiment dès le début de la maternelle, et dès la classe de huitième Bernie a fait jouer ses relations au district scolaire, où elle travaillait à l'époque, pour l'inscrire à un programme spécial de l'école primaire Poe. Il commence une demi-heure avant Ellie, qui est au lycée Lamar, autre affectation organisée par Bernie. Dans la voiture, il n'y a que Jay et Ellie. Ils écoutent la station de radio KCOH. Le lundi et le mercredi, c'est Ellie qui choisit le programme ; le mardi et le jeudi, c'est son père. Le vendredi, en théorie, c'est au tour de Ben, mais il a répété plusieurs fois que ça ne l'intéressait pas, et Jay laisse généralement les manettes à sa fille. Aujourd'hui elle est silencieuse, la tête tournée vers la vitre, les bras croisés sur son Starter noir, le menton et le bas de son visage cachés derrière le col fermé. Elle n'a presque pas ouvert la bouche depuis qu'ils ont quitté la maison – quelques mots marmonnés quand Ben est des-

centu du Land Cruiser, pour lui rappeler de ne pas oublier son déjeuner. Jay n'a même pas eu droit à un bonjour. Ça a commencé la veille, après l'école, à cause de cette histoire de téléphone. Jay s'est montré un peu rude avec elle, il le sait. Dès qu'il s'agit de sa fille, il n'a que deux réactions. Soit il se montre calme et attentif, tendre dans toutes ses questions sur les pensées et les préoccupations qui la concernent, soit il est froid et impassible : plus elle prononce des paroles qu'il juge inappropriées ou déraisonnables, plus il se dit qu'elle rejette à dessein la sagesse paternelle, la manière dont *lui* procéderait. C'est un vilain trait de caractère chez lui, que Bernie critiquait souvent, parvenant en quelques mots à le ramener à ce qu'il avait de meilleur. Mais sa femme le connaissait mieux qu'Ellie, et il connaissait mieux sa femme que son adolescente de fille. Bernie savait certaines choses sur sa famille, non pas tant des secrets que des choses intimes durement acquises, et elle est partie avec, les laissant se débrouiller tout seuls dans ces contrées nouvelles et inconnues, se croiser chaque jour dans la cuisine ou le couloir sans leur interprète. Plus que quiconque, Bernie savait que Jay a tendance à cacher la peur sous un masque de mélancolie, que chez lui la panique prend trop souvent la forme du mutisme, un silence capable d'aspirer tout l'air de la pièce. Avec sa fille, voilà une chose sur laquelle il travaille encore.

Tout ça n'a pas été facilité par le fait qu'il était épuisé hier, après n'avoir pas fermé l'œil de la nuit. Ce mardi soir-là il est resté allongé des heures, puis a fini par se relever et rejoindre le fauteuil installé sur le tapis couleur caramel, près du lit, du côté où dormait Bernie. Il a fouillé dans les poches de son



pantalon pour retrouver sa copie du rapport des flics. Il a téléphoné au commissariat pour modifier sa première déclaration, celle qui a été faite à la hâte, sans véritable inspection des lieux par les deux agents. Il a évoqué le problème posé par la fenêtre en bas, les petits détails troublants qui font penser à une mise en scène, et le jeune homme, bien sûr. Il en a donné une description très claire : « Dix-neuf ou vingt ans, Noir, avec une coupe en brosse, grand, un mètre quatre-vingt-cinq peut-être, et maigre, vraiment maigre. » Le flic de faction n'a rien voulu entendre ; il laisserait un message aux agents Young et McFee, a-t-il dit. Après avoir raccroché, Jay a retourné le rapport et a noté tout ce dont il se souvenait. Il est allé voir si ses enfants dormaient bien, a remonté la couverture Tortues Ninja de Ben sur ses pieds et éteint la radio dans la chambre d'Ellie. Dans la cuisine, il s'est servi à boire. Trois doigts de Jack Daniel's avec des glaçons.

Tout en sirotant son verre dans l'obscurité, il a cherché à comprendre le cambriolage. Pourquoi cette mise en scène ? Et pourquoi a-t-il trouvé le cambrioleur, un gamin de dix-neuf ans, dans la pièce où il range ses dossiers ? Tout ça lui laisse un goût amer dans la bouche, un goût qui le pousse à boire. Fut un temps où il serait resté assis toute la nuit penché sur la table de la cuisine, à essayer d'élucider une machination à partir des fragments d'une soirée comme celle-là. Il a vécu des dizaines d'années de la sorte, dans le noir, guidé par les seuls battements de son cœur affolé. Mais il avait l'impression que cela remontait à des lustres. Pour l'essentiel, Jay s'est réconcilié avec lui-même et avec son ancienne vie : le Mouvement, son arrestation et son procès en 1970, quand, inculpé de

complot, il avait échappé à la prison à perpétuité par la grâce d'un seul juré. Aujourd'hui, ces événements lointains sont plus un motif de fierté qu'un cauchemar. Kwame Mackalvy, son vieux camarade devenu adversaire, puis de nouveau ami, avait raison. Ils *avaient fait* quelque chose. Les marches et les défilés, les manifestations pour réclamer une démocratie qui ne soit pas vide de sens – tout ça *avait* compté. Ils avaient contribué à changer la vie des gens, y compris celle des deux enfants qui dormaient au fond du couloir. Et Jay avait tenté la même chose avec son cabinet d'avocat, d'abord contre Cole Oil, faisant gagner cinquante-six millions de dollars à Erman Ainsley et aux derniers habitants proches des mines de sel, où le géant de la pétrochimie avait illégalement entreposé et écoulé du brut dont des gouttes noires et gluantes remontaient, par la pelouse, dans les jardins de ses clients. Plus que l'argent, la vraie victoire, pour lui, avait été le voyage à Washington, l'année suivante, pour aider Ainsley à choisir un costard en vue de son témoignage devant une commission du Congrès sur les pratiques commerciales des Cole – accusés de faire monter les prix et de détruire l'environnement. Jay s'était dit que l'entreprise allait *vraiment* devoir payer. Or l'enquête n'était jamais ressortie de la commission ; l'exigence de justice s'était perdue quelque part en chemin pendant les élections de 1984, quand la quasi-totalité des candidats du Texas et de Louisiane avaient reçu des contributions de la part de Cole Oil ou de ses dirigeants. Le jugement lui-même n'a jamais été appliqué, retardé par d'innombrables appels interjetés depuis maintenant plus de dix ans. Ni Jay ni ses clients n'ont vu l'ombre d'un dollar.

Entre-temps, Ainsley est mort.

C'est désormais avec Dot, sa femme, que Jay traite, et avec un de ses petits-enfants, un dentiste de Clear Lake qui exige un compte rendu mensuel.

Malgré tout, l'affaire Cole aura été un tournant dans la vie de Jay.

Un mois après le verdict, il avait reçu l'appel d'une responsable du comté de Trinity, situé à moins de quinze kilomètres de son lieu de naissance. La femme parlait d'une voix si basse qu'on aurait cru qu'elle murmurait dans le combiné. D'après elle, une scierie de Diboll faisait traverser la frontière du comté par ses camions afin qu'ils balancent les débris de bois dans une décharge improvisée et parfaitement illégale aux abords de Groveton. L'arsenic utilisé par l'entreprise pour nettoyer à haute pression et traiter le bois s'infiltrait dans les sols et la nappe phréatique. Des habitants du coin se plaignaient. Une dame s'était retrouvée avec douze poulets morts sur les bras. Une autre jurait que l'eau de son robinet puait la mort. L'après-midi même, Jay avait remonté l'Autoroute 59, s'était d'abord arrêté à Diboll, puis avait fait le trajet que suivaient sans doute les camions. Comme de bien entendu, juste à côté de la Route 355, au beau milieu d'un paysage de clôtures barbelées et de poulaillers où habitaient la plupart des Noirs de Groveton, Jay avait photographié un énorme tas de copeaux et de pulpe de bois, couleur de rouille, en train de pourrir, véritable poison après une froide pluie d'hiver. Le surlendemain, il avait rencontré le maire de Groveton, pressé de toutes parts, et était devenu l'avocat officiel de la municipalité dans l'affaire *Groveton contre Sullivan Lumber Co.* Une semaine après, il était allé porter

plainte au tribunal de Lufkin, non sans s'arrêter en chemin à sa maison natale de Nigton pour un déjeuner tendu avec sa mère, salade de poulet et cacahuètes bouillies, au cours duquel ils avaient évité tant de sujets qu'ils n'avaient presque pas parlé.

Il y a eu beaucoup d'autres affaires après celle-là – des résidus de DDT décelés dans un quartier de caravanes et de mobile homes, près d'une usine, à Nacogdoches; une décharge de produits dangereux qui contaminait les eaux souterraines de Douglass; une usine chimique qui déversait illégalement ses ruissellements dans un quartier latino de Corpus Christi. Les règlements à l'amiable ont grossi proportionnellement à sa réputation.

Pour l'instant, le règlement avec Cole est son plus gros coup de fric – un fric dont il n'a toujours pas vu la couleur.

Il envoie chaque année à Thomas Cole une carte de vœux, et il attend.

Désormais il est plus patient, plus mesuré, plus sage, en tout cas il l'espère, et moins paranoïaque, moins enclin à considérer le monde entier comme une agression personnelle, peuplé de menteurs et d'espions lancés à ses trousses. Il n'y a plus de pistolet sous son oreiller, ce qui a été une victoire de sa femme quelques années auparavant. La plupart du temps, il garde la tête haute pour *elle*, pour honorer une promesse qu'il s'est faite il y a longtemps : rester fidèle à ses idées, pour elle et leurs deux enfants, plus beaux qu'il ne pense le mériter.

La radio diffuse encore une analyse postélectorale quand Jay prend Westheimer Road, à environ une rue du lycée Lamar, et entre dans le parking du pressing,

en face. Il laisse sa fille terminer le trajet toute seule. KCOH est en ébullition ce matin. La station prend les appels des auditeurs avant *Face à face*, le talk-show quotidien du midi, l'équivalent de Phil Donahue pour les Noirs. Personne n'est étonné par le fait que Clinton retourne à la Maison-Blanche. Du coup, le thème du jour est plus local : le second tour entre Axel Hathorne et Sandy Wolcott, prévu le mois prochain. La question est la suivante : *Comment est-ce que Dallas a bien pu élire un maire noir avant Houston?* « On est en 1996, les amis », dit le présentateur, Mike Harris, avant d'être interrompu par un rappel de l'information principale du jour.

Le reportage sur la fille disparue a déjà été diffusé deux fois.

À 7 h 30, elle a un nom : Alicia Ann Nowell. Jay monte le son. Ellie a ses livres de classe sur les cuisses. Elle tend son bras vers la poignée de la portière, puis s'arrête, elle aussi captive. D'après la radio, une jeune fille, native de Houston, n'est pas rentrée chez elle mardi soir. Les premiers éléments indiquent qu'elle a été aperçue pour la dernière fois dans le quartier de Pleasantville, au croisement entre Ledwicke Street et Guinevere Street, à plusieurs kilomètres de son domicile de Sunnyside. En entendant le nom de Pleasantville, Ellie se tourne vers son père. Lequel, l'air très soucieux, tambourine le volant. Le reportage se termine par un appel déchirant de la famille afin d'obtenir le moindre renseignement. Jay a du mal à comprendre les mots de la mère, tant ils sont hachés et noyés par la peur et les larmes. Cela fait déjà deux jours. « Je m'appelle Maxine Robicheaux. Alicia Nowell est ma fille. Je vous en supplie, je vous

en supplie, si vous avez vu mon enfant, appelez la police, dites-le à quelqu'un. Je vous en supplie.» Le reporter décrit ensuite Alicia – une Noire de dix-huit ans. La dernière fois qu'elle a été vue, elle portait un tee-shirt bleu à manches longues. Ses deux oreilles sont percées de trois trous. «Il faut que j'y aille», dit Ellie en ouvrant la portière.

Jay coupe la radio et regarde sa fille marcher vers l'école.

Soudain, elle s'arrête et revient en courant. Ses cheveux débordent du col de son blouson. Elle ressemble plus à Evelyn, la sœur de Bernie, qu'à sa mère. Surtout, elle est le sosie de la propre sœur de Jay, Penny, qui vit à Dallas. Ellie a la peau plus claire que ses parents. *Redbone*, comme on disait autrefois à la campagne. Elle a le nez et le front constellé de taches de rousseur, et ses yeux ont exactement la couleur cuivrée qu'évoque le petit nom de sa tante paternelle. Des yeux pleins de feu dès qu'elle rit ou qu'elle chante, ce qu'elle fait quand personne n'écoute. C'est Ben qui est le portrait craché de sa mère, jusqu'à la fossette sur la joue gauche. Jay baisse la vitre du côté passager pour qu'Ellie puisse y passer la tête. Elle lui dit : «Mme Hilliard voudrait te voir.

— Qui est-ce ?

— La directrice.

— Et pourquoi ? »

Elle hausse les épaules et lui fait au revoir de la main. Elle lui explique qu'elle rentrera en voiture avec la mère de Lori King, non sans préciser que cette dernière a dit qu'elle pourrait ramener Ben aussi. «Salut, Papa.

— Elena ! »

Elle est déjà partie, happée par la foule des adolescentes qui traversent la rue. Il fait doux dehors, mais le ciel est bleu et ensoleillé. De l'autre côté de Westheimer Road, Jay entend la drisse claquer contre la hampe métallique du drapeau de l'école. Il suit sa fille aussi longtemps qu'il le peut, mais finit par la perdre de vue parmi la masse des élèves, en l'occurrence une dizaine d'entre elles vêtues de blousons Starter presque identiques, des filles bien dans leur petit cocon, coincées quelque part entre l'enfance et la chrysalide à venir. Jay se rappelle parfaitement le jour où Ellie est née, il se rappelle avoir tenu la main du père de Bernie, le révérend Boykins, qui pleurait sans fard sur le parking de l'hôpital. Jay, lui, avait gardé ses larmes pour le moment où il ramènerait sa fille à la maison, par une journée d'automne comme celle-là.

Les agents Young et McFee honorent leur rendez-vous de 15 h 30 et s'arrêtent devant le cabinet de Jay à la fin de leur service. En général, ils travaillent de jour, de 7 à 16 heures. Mardi soir, ils ont fait des heures supplémentaires. En pleine lumière, McFee paraît un peu plus âgée que ne l'avait d'abord pensé Jay, et malgré son nom de famille, c'est une Hispanique. Elle porte toujours le même petit chignon bien tassé. Au moment d'entrer dans le bureau, elle hésite. Elle emplit à peine la moitié de l'encadrement de la porte. Young, au grand désarroi de Jay, ne prend pas la moindre note. Il tient un calepin et n'arrête pas de faire cliquer le bout de son stylo.

« Il était dans la pièce où je garde mes dossiers, dit Jay. Je n'aurais jamais cru qu'un gamin comme lui

puisse s'intéresser à autre chose qu'à un truc qu'il aurait revendu ou mis en gage le soir même.»

Young hoche la tête, signe d'apaisement plus que d'approbation. « Mais vous avez dit vous-même que rien n'avait été volé.

— Les archives, là-haut, remontent à plus de *dix* ans. C'est-à-dire à peu près le temps qu'il me faudrait pour passer en revue toutes les photos, tous les papiers, et voir si rien ne manque. » Le téléphone du bureau de Jay sonne. Au fond du couloir, Eddie Mae hurle son nom. Depuis que l'aîné de ses petits-fils a installé le téléphone dans le bureau, elle sait comment transférer un appel vers Jay, mais ne veut pas s'embêter avec l'interphone, alors qu'ils sont tout seuls dans cette baraque la moitié du temps.

« Mme Delyvan au téléphone pour vous! »

Jay soupire.

Il est obligé de prendre l'appel.

« Vous l'avez vu prendre quelque chose? »

— Non.

— Il avait un objet dans les mains? »

En y repensant, Jay ne distingue qu'une seule chose : le sourire sur le visage du jeune homme, une fraction de seconde avant qu'il saute par la fenêtre du premier étage. Naturellement, il n'a pas vu si le gamin avait des objets dans les mains : il cherchait une arme. « Si vous n'étiez pas repartis d'ici sans avoir bien fouillé les lieux, vous auriez peut-être trouvé le jeune en haut et eu une chance de l'arrêter vous-mêmes.

— Encore une fois, monsieur Porter, dit Young, dont l'épaisse mâchoire reste contractée. Il n'y avait *personne* en haut. J'ai vérifié moi-même.



— Je n'ai vu aucune trace d'un suspect en bas non plus», ajoute McFee.

Un suspect, se dit Jay. Pas *le*.

Soudain, l'existence même d'un intrus est mise en doute, comme s'il avait rêvé, ou tout inventé, ou peut-être était entré lui-même par effraction dans son bureau, ce que, d'après lui, pensent *vraiment* les deux flics, à deux doigts d'ouvrir une autre enquête, cette fois pour escroquerie aux assurances. Il leur en veut de le faire passer pour un fou, de le faire douter de ses propres yeux.

Sur son bureau, le téléphone sonne encore.

«C'est la femme de Delyvan, Jay!

— Écoutez, dit le flic. L'agent McFee et moi-même, nous n'avons rien contre l'idée de modifier le rapport initial, monsieur Porter, pour y ajouter votre description de l'intrus et cette histoire de bris de verre mal placés.»

Il dit cela comme s'il racontait l'intrigue d'un roman d'Agatha Christie. Il ne s'agit pas d'une énigme policière, il veut que ce soit bien clair, mais d'une simple effraction, comme il en arrive trente ou quarante chaque soir à Houston, selon la météo. «Mais j'ajouterai également quelques lignes à l'appui de ma théorie, fort de mes dix ans d'expérience dans la police, à savoir que je n'ai vu aucune preuve du passage d'un intrus sur votre lieu de travail à l'heure où ma collègue et moi-même étions sur place.»

Jay lève le doigt, pas celui qu'il voudrait, mais l'index, pour indiquer qu'il doit décrocher le téléphone.

«Madame Delyvan, dit-il.

— Jay, c'est Arlee à l'appareil.

— Je vous écoute.»

Le bureau de Jay est une des plus petites pièces. Il est face à la cuisine, de l'autre côté de la maison, où au moins une fois par semaine Eddie Mae fait mijoter une casserole de haricots rouges sur le fourneau. De là où il est, l'odeur un peu fumée du saindoux et du sucre roux lui parvient aux narines, qui traverse deux murs et emplit le moindre centimètre cube de la pièce. Derrière son bureau, il a entrouvert la fenêtre et l'a bloquée avec un vieil ouvrage sur les statuts civils du Texas sorti de sa bibliothèque à l'étage. Pour un cabinet d'avocat, l'endroit est particulièrement bien rangé. Mais il faut dire que Jay n'a pas beaucoup travaillé depuis la mort de sa femme ; il refuse toutes les nouvelles affaires et se débarrasse des anciennes. Son exercice se résume à une seule et unique action de classe, *Pleasantville contre ProFerma Labs*, une affaire qu'il a gardée parce qu'elle était locale, proche de chez lui et proche de ses enfants : pas besoin de voyager, pas de procès en vue – ça, au moins, il en était sûr. L'an passé, quand deux explosions dans l'usine chimique ProFerma ont menacé de réduire en fumée les quartiers les plus légendaires de Houston, c'est Jay Porter que les habitants de Pleasantville ont appelé pour ce qui aurait dû être une affaire toute cuite. La moitié de la ville avait regardé l'incendie à la télévision, les braises orange qui retombaient dans les jardins, enflammant les toits et les maisons en bois, et Jay était persuadé que cette affaire ne verrait jamais l'enceinte d'un tribunal. ProFerma avait toutes les raisons de vouloir régler le problème rapidement. Mais un an et demi plus tard, aucun accord n'est en vue. La société n'a toujours pas soumis d'offre sérieuse. Arlee Delyvan a été la première à porter plainte.

Elle faisait partie des « trente-sept fondateurs », c'est-à-dire les familles qui se sont installées dans les premières demeures de Pleasantville lors de la construction du quartier, en 1949. Le Dr Delyvan, ancien pédiatre, avait acheté une maison à quatre chambres, style ranch, sur Tilgham Street, le tout avec un garage pour deux voitures suffisamment grand pour la Ford de Monsieur et la Lincoln Continental bleue de Madame. Mme Delyvan, aujourd'hui veuve, a un peu moins de quatre-vingts ans et elle est bénévole au centre social Samuel P. Hathorne, d'où elle téléphone présentement. Comme Jay cherche toujours à entretenir la confiance de ses rares clients, il prend leurs appels jour et nuit, quel que soit le motif.

« Vous avez entendu parler de cette fille, j'imagine, dit-elle. Alicia Nowell? »

Il lui faut un moment avant que le nom fasse tilt. Jay déglutit lourdement. « J'ai entendu quelque chose à la radio ce matin, en effet, oui.

— Ils disent que quelqu'un l'a peut-être enlevée là-bas.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Et donc? »

Elle attend qu'il en dise plus, qu'il fasse le rapprochement. Avec Alicia Nowell, ça fait en effet maintenant trois filles disparues dans ou autour de Pleasantville, la première en 1994, la deuxième l'an passé. Deux filles à plus d'un an d'écart, c'est une sale coïncidence. Trois filles, ça devient officiellement un problème.

Jay fait patienter sa cliente et dit aux agents Young et McFee qu'il aimerait jeter un coup d'œil sur le rapport d'incident modifié dès qu'il sera prêt. Il demande

à Eddie Mae de les raccompagner jusqu'à la porte. Puis, assis sur son fauteuil noir à roulettes derrière le bureau, il reprend le combiné. Mme Delyvan paraît remontée. Elle parle doucement, mais sur un ton grave. Personne, ni à la radio ni dans les journaux, n'a parlé des deux autres filles, pourtant nées et élevées à Pleasantville, elles dont les familles vont passer encore un Noël sans réponses.

« Celle-là venait de Sunnyside, au sud, dit Arlee, crachant le nom comme une mauvaise graine. Mais un enfant est un enfant, et ça en fait une de plus qui semble avoir disparu dans nos rues. » Elle pousse un long soupir. « Ses parents n'arrêtent pas de téléphoner ici. J'ai bien peur de ne pas en savoir plus qu'eux, c'est-à-dire le peu que j'ai entendu dans ma rue. C'est Elma Johnson qui a vu la gamine au croisement de Ledwicke Street et de Guinevere Street. Elma était devant l'évier, dans sa cuisine, en train de laver un chou, quand elle a regardé par la fenêtre et a aperçu la petite Nowell, la même que dans la description donnée par les parents à la police, debout au coin, toute seule. Elle tenait un sac dans ses mains, mais rien d'autre, et Elma s'est dit qu'elle attendait quelqu'un. » Elle regardait tout le temps vers le côté nord de la rue, vers les voitures qui arrivaient de là. Arlee ajoute que Clarence Watson et une autre femme, une habitante de Pleasantville Drive, pensaient avoir déjà vu la petite Nowell, ou du moins une fille qui lui ressemblait beaucoup, en train de distribuer des tracts pour Hathorne. « Or c'est impossible, Jay. À la Ligue des électeurs, on a indiqué notre préférence *dimanche*. » Elle fait référence au comité électoral de Pleasantville,

---

PRIX HARPER LEE DU ROMAN JUDICIAIRE 2016

---

« On dévore les 500 pages pour connaître le dénouement de cet enchevêtrement de passions coupables, de luttes de pouvoir et d'intérêts financiers. »

AGNÈS LAURENT, *L'EXPRESS*

## Pleasantville

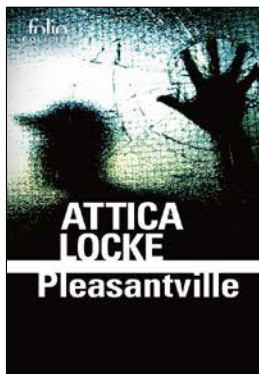
TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR CLÉMENT BAUDE

Houston, Texas, 1996. Les élections municipales approchent, qui voient s'affronter Sandy Wolcott et Axel Hathorne, l'ancien chef de la police. Pour la première fois, un Afro-Américain est sur le point de l'emporter, grâce au soutien massif des habitants de Pleasantville, bastion de la classe moyenne noire.

Alors que la campagne bat son plein, une femme disparaît. S'agit-il d'un crime de rôdeur ? D'une manipulation ? L'avocat Jay Porter mène l'enquête et fait de troublantes découvertes...

## ATTICA LOCKE

Attica Locke est née à Houston, Texas. Enseignante au Sundance Institute et scénariste pour le cinéma et la télévision, elle travaille actuellement sur la série *Empire*. *Pleasantville* est son troisième roman à paraître en Folio Policier.



**ATTICA LOCKE**  
**PLEASANTVILLE**

Cette édition électronique du livre  
*Pleasantville* de Attica Locke  
a été réalisée le 17 avril 2019  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072840784 - Numéro d'édition : 347656).

Code Sodis : U23740 - ISBN : 9782072840821.

Numéro d'édition : 347660.